Séquence 2 : *Un Barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras

Extrait 2 : « L'air de Ramona » Première partie chapitre 3

M. Jo finit par s'en aller. Une fois qu'il fut parti, la mère demanda à Suzanne si elle savait le prix du phonographe. Suzanne avait oublié de le demander à M. Jo. La mère un peu déçue demanda machinalement à Joseph de cesser de jouer. Mais ce soir, autant lui demander de cesser de respirer. La mère sans trop insister s'enferma dans sa chambre. Une fois qu'elle fut sortie, Joseph dit : « On va jouer *Ramona.* » Il alla chercher ses vieux disques dont *Ramona* était le plus précieux.

Ramona, j'ai fait un rêve merveilleux.
Ramona, nous étions partis tous les deux.
Nous allions
Lentement
Loin de tous les regards jaloux
Et jamais deux amants
N'avaient connu de soirs plus doux…

Jamais Joseph ni Suzanne n'en chantaient les paroles. Ils en fredonnaient l'air. Pour eux c'était ce qu'ils avaient entendu de plus beau, de plus éloquent. L'air coulait, doux comme du miel. M. Jo prétendait que *Ramona* ne se chantait plus à Paris depuis des années déjà, mais peu leur importait. Lorsque Joseph le faisait jouer, tout devenait plus clair, plus vrai ; la mère qui n'aimait pas ce disque paraissait plus vieille et eux ils entendaient leur jeunesse frapper à leurs tempes comme un oiseau enfermé. Parfois, lorsque la mère ne gueulait pas trop et qu'ils pouvaient revenir du bain sans trop se presser, Joseph le sifflait. Lorsqu'ils partiraient ce serait cet air-là, pensait Suzanne, qu'ils siffleraient. C'était l'hymne de l'avenir, des départs, du terme de l'impatience. Ce qu'ils attendaient c'était de rejoindre cet air né du vertige des villes pour lequel il était fait, où il se chantait, des villes croulantes, fabuleuses, pleines d'amour. Il donnait à Joseph l'envie d'une femme de la ville si radicalement différente de celles de la plaine qu'elle pouvait à peine s'imaginer. À Ram, le père Bart avait aussi *Ramona* parmi ses disques et il était moins usé que celui de Joseph. C'était après avoir dansé avec elle sur cet air-là qu'un soir Agosti l'avait entraînée brusquement hors de la cantine jusqu'au port. Il lui avait dit qu'elle était devenue une belle fille et il l'avait embrassée. « Je sais pas pourquoi, tout d'un coup, j'ai eu envie de t'embrasser. » Ils étaient revenus ensemble au bungalow. Joseph avait regardé Suzanne d'un drôle d'air et puis il lui avait souri avec tristesse et compréhension. Depuis, le fils Agosti avait sans doute oublié et Suzanne n'y pensait guère mais il n'en restait pas moins que la chose était liée à l'air de *Ramona.* Et chaque fois que Joseph le jouait, le souvenir du baiser de Jean Agosti était dans l'air.

Quand le disque fut fini, Suzanne demanda :
– Comment tu le trouves ce phono ?
– Il est formidable, puis il y a presque pas à le remonter.
Et au bout d'un moment :
– Tu lui avais demandé ?
– J'ai rien demandé du tout.
– Il te l'a donné… comme ça ?
Suzanne hésita à peine :
– Il me l'a donné comme ça.
Joseph rit silencieusement et il déclara :
– C'est un con. Mais le phono, il est formidable.